

Dimanche 27 septembre 2026

Jésus enseignait...

(Luc 13, 10 – 17)

L'évangéliste Luc dépeint Jésus enseignant lors d'un office du shabbat dans une synagogue. Après avoir lu un passage de la Torah- il n'est pas précisé lequel- il le commente.

Cela nous rappelle déjà l'importance du passage de l'écrit à l'oral. Le texte biblique a besoin d'être ouvert, déployé par une parole de commentaire et d'interprétation pour devenir vivant. C'est exactement ce que nous faisons lors d'un culte avec l'aide du Saint Esprit.

Le fait que Jésus enseigne suggère également qu'il dispose d'une autorité suffisante pour que ce rôle lui soit confié. C'est une forme de reconnaissance d'un savoir et d'une inspiration particulière. Le juif lambda n'y était pas convié. La parole de Jésus a de l'impact et les foules sont au rendez-vous, qui l'écoutent avec plaisir.

Voici qu'à un moment donné son enseignement bascule. Il aperçoit dans l'assemblée une femme infirme, toute courbée. Sa parole alors devient acte. Ou si vous préférez Jésus joint l'acte à la parole : Femme tu es délivrée de ton infirmité ! Je note que cette femme ne se comporte pas comme une perturbatrice, elle n'interrompt pas le maître, elle ne demande rien, elle est là simplement. Jésus la choisit pour rendre visible et concret ce qu'il dit. Il ne se contente pas de parler de libération, il l'accomplit et la rend effective.

Il n'est bien entendu pas indifférent que la scène se déroule un jour de shabbat. Le shabbat est le jour du repos au cours duquel on se remémore la libération de l'esclavage en Égypte sous la conduite de Moïse envoyé par Dieu. Il devient maintenant le jour où une fille d'Abraham est libérée de l'infirmité qui la tient captive depuis 18 ans.

Immédiatement cette guérison provoque un conflit avec le chef de la synagogue , celui-là même qui sans doute avait invité Jésus à prêcher ce jour-là. Le motif est le suivant : Oui ou non peut-on guérir un malade le jour du repos pendant lequel tout ce qui s'apparente à un travail est proscrit ? Il s'agit ni plus ni moins d'un point central de la Loi dont Jésus livre ici une nouvelle interprétation. Je remarque que c'est bien une dispute autour de la Loi qui s'ouvre et non un rejet de celle-ci.

En fait Jésus n'invente rien. A son époque existait une intense discussion autour de ce thème. La vie est-elle subordonnée au shabbat en toute circonstance ou le shabbat est-il au service de la vie ? Que doit-on faire quand la vie de mon prochain entre en jeu ? Un principe général est en train d'émerger de ce débat à savoir que la sauvegarde de la vie prévaut sur tous les autres commandements. L'urgence vitale passe avant tout. Ce principe domine aujourd'hui tout le Talmud. Je dirais au passage qu'il existe une continuité voire une filiation directe entre ce principe et le respect de la vie qui se tient au cœur de l'Évangile.

Sauf que Jésus pousse plus loin. Le chef de la synagogue a un argument solide. Cette femme est courbée depuis 18 ans. Il n'y a pas d'urgence vitale. Il y a six jours pour guérir, pourquoi ne pas attendre demain ?

Non sans ironie Jésus va puiser son argument directement dans l'énoncé de la Loi. Le jour du repos, le bœuf et l'âne doivent être menés au puits pour boire. S'il nous est demandé de délier un animal, combien plus une fille d'Abraham ? Après tout, la Genèse nous apprend que l'animal a été créé pour apprendre à l'homme la responsabilité. Si je suis responsable de mes animaux, combien plus de mon prochain ?

Il ne dit pas : si on attend demain, elle va mourir.

Il dit : même une infirmité ancienne, sans risque immédiat, mérite d'être déliée. Il interprète la Loi comme une exigence de libération en tout temps. Le shabbat n'est pas simplement un jour de repos, au cours duquel on se souvient de la délivrance que Dieu a accordée aux ancêtres, il est le jour de la délivrance par excellence. C'est un jour où toutes les chaînes doivent être défaites. On ne se tient pas seulement dans la mémoire et le souvenir mais dans la réalité du salut que Dieu donne ici et maintenant. C'est pourquoi Jésus ne se contente pas d'apporter sa pierre à un débat en cours mais il pousse plus loin, il agit de manière radicale.

Je dirais que pour l'Évangile, la vie ne se résume pas à un fait biologique et éthique. Elle est aussi – ou d'abord – l'expérience de la libération que seul Dieu peut donner à l'être humain. Raison pour laquelle la femme courbée une fois redressée loue et glorifie Dieu.

Dans la Bible le livre fondateur n'est pas la Genèse mais l'Exode. Le point de départ est l'expérience d'une libération collective, du statut d'esclaves les hébreux vont passer au statut de peuple libre. Tout itinéraire de foi commence par l'expérience intime d'une libération. Le Dieu de la Bible est

d'abord un Dieu libérateur et l'expérience concrète que l'on peut faire de Lui est celle d'une libération. C'est ce que nous voulons dire quand nous parlons de salut. Tout le reste en découle.

Donc l'évangéliste Luc nous donne à voir le salut de Dieu en acte. Son salut ne se limite pas à une promesse pour plus tard, pour l'après cette vie, pour la fin des temps, pour le monde à venir. Il est aussi pour aujourd'hui. Non pas un jour tu seras délivré ! Mais maintenant tu es délivré ! Dieu agit à l'instant ainsi que Luc l'écrit. Reporter la guérison au lundi reviendrait à reporter le salut. Impensable. La guérison de cette femme est le signe que Dieu libère maintenant.

Oui mais. C'est un signe mais rien qu'un signe. L'affirmation que Dieu libère maintenant est vraie dans le récit de Luc. Mais elle devient fausse si on la retourne contre ceux qui n'ont PAS été libérés. A côté de l'expérience de la libération il y a aussi celle de l'échec. Impossible d'éviter la fameuse épreuve de la face cachée, pourquoi caches-tu ta face ô Éternel ? Pourquoi ne délivres-tu pas toujours et à coup sûr ?

Pensons à ceux qui sont emportés par la maladie malgré les efforts des médecins. A ceux qui ne sortent pas de leur enfermement, psychique ou addictif. A nos prières inexaucées. Bref à tous les démentis cruels que la réalité semble apporter à notre foi.

Nous ne nous tirerons pas de là par des arguties bigotes du genre « c'est sa foi qui a sauvé cette femme » alors que ce n'est écrit nulle part ni « sa prière l'a sauvé » alors qu'elle ne prie pas et ne demande rien.

Dans le récit les gens qui sont rassemblés dans la synagogue et qui se réjouissent de ce que Jésus accomplit, ces gens-là vont retourner chez eux une fois l'office terminé. Et ils vont se retrouver en face de leurs problèmes non résolus. Les uns vont devoir s'occuper de leurs infirmes, les autres enterrer leurs morts. Ils feront face comme ils le pourront aux coups durs que l'existence charrie, ils subiront des défaites, ils digéreront tant bien que mal leurs espérances déçues...

Les Évangiles ne disent pas le contraire. Ils parlent d'un monde – celui de Jésus et le nôtre – dans lequel la mort n'a pas disparu. La libération de l'Égypte n'a pas empêché les tombes pendant le long chemin à travers le désert. Et pour Jésus, demain il y aura la croix avant le tombeau vide : Père

éloigne de moi cette coupe !

Nous nous heurtons à une forte contradiction. D'un côté dans le récit de Luc, la guérison de cette femme rend visible que le salut de Dieu est déjà là mais de l'autre côté le retour des fidèles à la vie ordinaire semble démontrer le contraire. Nous sommes heureux pour cette femme mais qu'est-ce que sa guérison nous apporte à nous ?

Pour en sortir il faut comprendre que cette guérison n'est pas la preuve que Dieu guérit toujours et à tous les coups mais c'est la révélation d'une direction générale dans laquelle Dieu va. Il ne nous a pas créés pour la maladie, pour la captivité, pour le péché ou la mort. Au contraire sa volonté est de nous en dégager afin que nous devenions ce que nous devons être, à savoir la réalisation de son image qu'il a gravée en nous. Littéralement la direction de Dieu consiste à redresser ce qu'il y en l'être humain de courbé et d'infirmes.

Notre situation actuelle de chrétiens est celle d'un entre-deux. Nous habitons un intervalle entre les signes posés par le Christ et la vision ultime du prophète Esaïe dans laquelle un jour la mort sera anéantie et nos larmes essuyées. Ce n'est pas un temps d'avant le signe, comme si rien de décisif ne s'était produit. Mais pas non plus un temps d'après le signe comme si la mort avait déjà disparu.

Dans cet entre-deux il reste notre foi, semblable à un bâton de pèlerin sur lequel s'appuyer. Elle se souvient et s'approfondit à l'écoute de la Parole. A elle toute seule, elle est déjà une sorte de signe intérieur du monde à venir... Elle teinte notre longue marche des couleurs de l'espérance.

De quelles couleurs s'agit-il ? Celles de l'aurore.

Dans le vocabulaire de l'hébreu biblique, le mot aurore et le mot noir ont seulement une lettre de différence. Un maître ancien explique : l'aurore est ainsi nommée parce qu'elle intervient au moment le plus noir de la nuit, juste avant que la lumière n'apparaisse.

Vincent Schmid, 27/9/26 Temple de Champel